

## Laval théologique et philosophique



Jürgen MOLTSMANN, *Conversion à l'avenir. Traduction historique et politique de l'Évangile*. Traduction de Jean-Pierre Thévanaz et Andréas Hämer. Paris, Éditions du Seuil, 1975, (14 x 20.5 cm), 192 pages

Roger Ebacher

Volume 32, Number 2, 1976

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1020535ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1020535ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ebacher, R. (1976). Review of [Jürgen MOLTSMANN, *Conversion à l'avenir. Traduction historique et politique de l'Évangile*. Traduction de Jean-Pierre Thévanaz et Andréas Hämer. Paris, Éditions du Seuil, 1975, (14 x 20.5 cm), 192 pages]. *Laval théologique et philosophique*, 32(2), 215–217. <https://doi.org/10.7202/1020535ar>

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1976

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**é**rudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Margherita GUARDUCCI, **Saint-Pierre retrouvé : le martyr, la tombe, les reliques**, trad. de l'italien, Paris, Éditions Saint-Paul, 1974, (13.5 x 19 cm), 151 pages.

Il est rare que l'on puisse trouver une œuvre d'archéologie chrétienne qui soit facilement accessible à un lecteur non initié et qui fasse état de la complexité des étapes permettant l'interprétation d'une fouille archéologique. Le livre de Margherita Guarducci est un modèle du genre : au risque de laisser, de prime abord, une impression défavorable au chercheur sérieux, j'oserais dire que le suspense que l'auteur a su mettre dans son livre le rangerait dans la catégorie des romans policiers à sujet archéologique ; mais il ne s'agit pas d'une littérature de fiction.

Margherita Guarducci est épigraphiste et archéologue. Ce sont les graphiti du mur *g*, adossé au fameux Mur rouge de la nécropole vaticane, qui l'ont amené à reprendre les conclusions des fouilles entreprises en 1939 et terminées, à toutes fins pratiques, dix ans plus tard. Le patient déchiffrement des graphiti amena l'auteur à une certitude : les reliques de Pierre avaient déjà reposé dans la cavité du mur pour en disparaître au moment des fouilles. Qui les avaient prises, mais surtout où avait-elles été placées ?

L'auteur de *Sherlock Holmes* n'aurait pas mieux mené son récit : interrogatoires des témoins, reconstitution du 'crime', course aux reliques dans les cryptes de la basilique vaticane et trouvaille de la cassette de bois contenant le contenu de la cavité du mur *g*. Mais s'agissait-il vraiment des reliques de Pierre ?

Tout un éventail de spécialistes étudie alors le contenu de la fameuse cassette : anthropologue, chimiste, zoologue, géologue et pétrographe. Leurs conclusions viennent bientôt confirmer l'hypothèse de Margherita Guarducci : les reliques de saint Pierre ont été retrouvées. Le 26 juin 1968, le pape Paul VI au cours de l'audience habituelle du mercredi en fit l'annonce et, le lendemain, le contenu de la cassette munie des sceaux de la Révérende Fabrique de Saint-

Pierre était remis en place dans la cavité du mur *g*.

La découverte n'allait pas passer inaperçue : elle fut ardemment discutée. La présente édition fait état des objections soulevées et présente les réponses. Il est d'ailleurs symptomatique que la présente édition française arrive dix ans après *Le reliquie di Pietro sotto la Confessione della basilica Vaticana* (Libreria editrice Vaticana, Rome 1965) et la réponse, en particulier, de Jérôme Carcopino (*Les reliques de saint Pierre*, Études d'histoire chrétienne, II, Albin Michel, Paris 1965). La certitude de l'auteur et l'attrait de Rome à l'occasion de l'Année Sainte ne sont sans doute pas étrangers à la présente édition française.

Ce livre demeure un modèle de vulgarisation et peut initier d'une façon fort intéressante un étudiant à toute la complexité des disciplines en archéologie chrétienne. Sa lecture agréable, l'enthousiasme de l'auteur emballent et laissent à la fois perplexe : n'a-t-on pas trouvé ici ce que l'on voulait trouver. Ce livre terminé, le lecteur a le goût de retourner aux *Esplorazioni sotto la Confessione di san Pietro in Vaticano* et aux travaux de Carcopino, de Coppo et de Kirschbaum sur le graphiti controversé.

Jean-Claude FILTEAU

Jürgen MOLTSMANN, **Conversion à l'avenir. Traduction historique et politique de l'Évangile**. Traduction de Jean-Pierre Thévanaz et Andréas Hämer. Paris, Éditions du Seuil, 1975, (14 x 20.5 cm), 192 pages.

Le volume se présente comme un recueil de textes dits ou publiés, en différents endroits, entre 1965 et 1972. Les onze (11) chapitres sont composés de cinq (5) méditations, cinq (5) essais et une (1) conférence. Ce matériel n'est pourtant pas disparate. Il est très bien lié par le thème de fond : la conversion à l'avenir.

L'auteur a synthétisé la problématique générale : « Nous avons aujourd'hui beau-

coup de peine à ramener à un commun dénominateur les espérances de la foi chrétienne et les souffrances dues au sort de cette terre. C'est ici que les esprits se séparent souvent : les uns croient en Dieu et passent à côté du monde comme s'il n'était rien ; les autres s'engagent politiquement et socialement dans l'histoire de la terre et passent à côté de Dieu comme s'il n'était rien. Les uns tiennent la foi en Dieu et l'espérance en Christ pour une illusion ; les autres tiennent pour des mythes et des spéculations la question du sens et de la fin de l'histoire. Les uns négligent l'aiguillon d'une espérance triomphant du monde, cet aiguillon que Jésus a fait pénétrer dans le monde. Et les autres oublient combien est réelle, et non pas mythique, la souffrance de l'amour pour cette terre sans justice. L'espérance seule, sans amour, serait une illusion ; l'amour seul, sans espérance, serait de la résignation. Une spiritualité et une bonne dogmatique sont vides sans une justice nouvelle et meilleure : elles sont comme un airain qui résonne ou une cymbale qui retentit. Une justice nouvelle sans spiritualité et sans vraie foi est aveugle : faute d'orientation, faute d'assurance, elle tombe dans le pragmatisme. La véritable foi se vit dans l'une et l'autre dimension » (p. 12).

En somme, l'auteur constate qu'une foi chrétienne en Dieu, sans espérance pour l'avenir du monde, a provoqué l'apparition d'une espérance séculière en l'avenir du monde sans foi en Dieu. Et l'auteur cherche à dépasser ce dilemme à travers l'élaboration d'une théologie historique et politique. Une théologie chrétienne doit parler de Dieu historiquement, et parler de l'histoire eschatologiquement. Il faut porter la question sur le terrain de l'histoire et des crimes qui s'y produisent. On s'oriente ainsi vers une théologie politique. De plus, on ne saurait faire abstraction de l'insertion sociale de l'homme, de ses identifications institutionnelles et historiques. Mais cette théologie à la fois anthropologique, historique et politique, doit être aussi eschatologique ou apocalyptique. Car la question de Dieu se rattache à la question de l'avenir. Le Dieu biblique est le Dieu de l'es-

pérance. Et alors le problème de Dieu, placé sur le terrain de l'expérience historique, abordé dans des catégories temporelles, se présente comme la question de la venue de Dieu.

Ainsi, à travers ces méditations, essais et conférence, se développe cette idée du Dieu de l'espérance, de l'histoire du salut et des promesses, de la place de Jésus-Christ et par conséquent de la signification chrétienne de la vie humaine engagée.

Ce qui aurait pu nous sembler au départ un ramassis de textes divers devient une symphonie où les thèmes reviennent, se développent à nouveau, se complètent, pour former un tout qui se tient solidement. Ces thèmes, les têtes de chapitres nous les indiquent bien : avenir du Christ, avenir du monde ; la paix de Dieu, une paix tout autre ; une théologie historique et politique ; Pâques : insurrection de liberté ; réconciliation libératrice ; Dieu est différent ; langage de liberté, parole libératrice ; au cœur de l'enfer contre l'enfer ; espérer contre la mort ; la croix, puissance des faibles ; conversion à l'avenir. Ainsi, graduellement on découvre que le Dieu de l'espérance, c'est aussi le Dieu des promesses et le Dieu tout différent. On apprend à faire les jonctions nécessaires entre la paix, la résurrection, la réconciliation, la non-violence. Les thèmes de réconciliation, paix, imagination créatrice, liberté et insurrection se fécondent mutuellement. La résurrection, la justice et la nouvelle création libératrice s'éclairent l'une l'autre. Ainsi, tout au long du volume, la symphonie amène les thèmes de la souffrance et de la mort, de l'aliénation et du pouvoir, du Christ et de la croix, de la libération et de la réconciliation.

On a donc là un instrument important pour qui veut mieux connaître cette théologie politique que l'auteur a déjà développée dans sa *Théologie de l'espérance* et son *Espérance en action*. Ce livre peut aussi aider au ressourcement de qui veut s'engager et donner ses mains au service de l'espérance chrétienne qui est appelée à libérer notre monde de ses fausses synthèses et à devenir ferment historique d'un avenir meilleur.

En somme, on est là devant un volume stimulant. Il peut surtout aider à dépasser cette sorte de métaphysique cosmologique qui a trop souvent marqué la théologie chrétienne. Il peut aussi aider à dépasser le souci trop exclusif d'une éthique individualiste qui a trop souvent oublié l'insertion sociale, politique et historique de l'homme ainsi que le puissant conditionnement structurel qui le marquent.

Roger EBACHER

LOUIS MONLOUBOU, *L'Ancien Testament, porte de l'Évangile*, coll. « Croire et Comprendre », Paris, Le Centurion, 1974, (13,5 x 21 cm), 143 pages.

Ce petit ouvrage d'une lecture fort aisée constitue une introduction à la littérature de l'Ancien Testament, présentée pour elle-même plutôt que comme « porte de l'Évangile ». L'A. va d'emblée aux textes. Il y descende trois groupes d'écrits passablement distincts : le Pentateuque, les livres prophétiques, les écrits de sagesse. Il faut signaler qu'avant d'en venir à présenter ces groupes d'écrits, l'A. donne une idée du processus génétique, dirions-nous, de l'A.T. (« Des événements et des paroles », pp. 13-28) : l'histoire d'Israël — prise en toutes ses dimensions — fournit aux écrivains « inspirés » les événements que leur parole interprétera ; l'événement deviendra, grâce aux paroles de l'interprète sacré, signe et révélation.

Les étapes ou « couches » que connut le *Pentateuque* sont caractérisées sobrement comme le font d'ordinaire les introductions à l'A.T. Le développement intitulé « la signification sacerdotale du Pentateuque » (53-63) est plus personnel et nouveau que les autres exposés : l'A. montre comment les prêtres d'Israël, durant l'exil et au retour en Terre sainte, ont passablement unifié, en le marquant de leur empreinte, l'ensemble de la tradition religieuse dont héritait Israël. L'on comprend dès lors pourquoi certains thèmes tiendront dans le Pentateuque qui nous est parvenu tant de place : le lieu saint, Jérusalem, la connais-

sance de Yahvé, la sainteté, le culte sacré, etc.

Les écrits prophétiques témoignent d'autres préoccupations. Le prophète y apparaît comme homme de Dieu, de la Parole et de l'Esprit, qui annonce les « visites » (le plus souvent pénibles) de Yahvé. Il s'agit de « rencontres avec Dieu » qui sont d'une nature bien particulière. « Héraut d'une parole que Dieu dit, par laquelle se trouve dévoilée la finalité d'une histoire qu'on vit aujourd'hui », tel apparaît le prophète (95).

C'est peut-être l'*expérience sapientielle* que l'A décrit avec le plus d'originalité, de netteté, de vie et de profondeur. Le portrait qu'il trace du sage est séduisant. Il y a d'une part le Sage par excellence, le seul véritable sage en définitive, *Dieu* : c'est lui qui inscrit dans la création une harmonie qui est la sagesse. D'autre part se trouvent les sages humains qui reçoivent pour fonction de découvrir la sagesse (et la « justice ») inscrite dans toute la création ; ils entreprennent à cette fin une longue quête de la « connaissance » pour dominer le réel, pour mieux se conduire eux-mêmes, pour réussir leur vie en atteignant le plus grand bonheur possible. Une triple voie s'ouvre devant le sage poursuivant cette « connaissance » si féconde : les voies de l'expérience personnelle, de l'étude critique de la tradition spirituelle, enfin de la réflexion systématique (où s'exerce le philosophe qu'est à certaines heures tout sage en Israël). L'A. met en valeur l'esprit critique du sage (s'exerçant d'abord sur le vu et l'entendu de son expérience), la pratique de l'humanisme intégral que cultive le sage (attentif à la *signification* divine des événements comme aux *réalités* du monde profane), l'idéal du sage (écrire des propos savoureux et transmettre des pensées de vérité, Qo 12, 10).

A vrai dire, l'A. présente des vues assez classiques, en suivant un cadre de réflexion traditionnel. Son principal mérite est d'avoir exprimé avec sobriété, fraîcheur, clarté, un ensemble de vues fondamentales susceptibles d'orienter le lecteur de l'A.T. L'A. renvoie sans cesse aux textes mêmes de